

## Entre lumières et ténèbres

### *Fiat lux : ex machina*

*L'ai-je demandé, tailleur, que de ma glèbe on me fit Dieu ? que des ténèbres on m'extirpât ?*

« Exergue extravagant, citation déformée d'un cerveau dérangé, prologue à un récit auquel nul esprit sain ne saurait donner foi, non moins insensés, chers et estimés sociétaires, ne vous sembleront ces quatre feuillets jaunis d'humidité, de la main du P<sup>r</sup> Franchini, et qu'il nous faut bien considérer comme son testament.

Combien de fois cependant, en ce cénacle, avides de ses allocutions, nous sûmes de phénomènes incroyables, et nous les acceptâmes ? Combien souvent nous honora-t-il du privilège de ses conclusions ? Quelle espèce inconnue, ramenée d'audacieuse expédition, quelle nouvelle peuplade, quelles mœurs étranges ne nous révéla-t-il ?

C'est un cahier délavé, retrouvé par un bibliophile aveugle chez un antiquaire portègne, qu'a reçu le Dr Tissandier, et dont je vous ferai lecture, dernier hommage à notre regretté confrère — notre ami. »

*25 septembre 1873,*

Les Chahutas existent, là même où les mythes les situaient, à l'est de la forêt palombienne. J'escomptais investir le village en conquérant, il n'en fut rien. Autant dire qu'ils m'ont trouvé, plus que je ne les ai découverts, car l'honnêteté m'oblige à reconnaître que mon entreprise montra vite ses limites, confrontée aux rudesses de la nature et à la langueur des porteurs indigènes. Sitôt passés les Monts Vierges, ils manifestèrent la plus grande réticence à aller de l'avant, épouvantés des miasmes jaunes qui émanaient du sol et qui paraissaient devoir nous infliger un crépuscule sans fin. Un soir, je m'efforçai de réveiller leur courage en suscitant la honte d'un renoncement infâme, invoquant nos destins d'hommes de science, appelés au service de l'humanité pour la grandeur des peuples. A l'aube, ils avaient déserté, et je me trouvai seul, pris d'une lassitude extrême, telle que poursuivre ma route m'apparut insurmontable. Je décidai donc d'une halte d'une semaine, qui suffirait à me rendre force. Hélas, les jours suivants ne m'amènèrent que faiblesse ultérieure, et irrésolution. Je n'eus qu'à peine conscience de l'approche des chasseurs, ni qu'ils me couchaient sur un brancard de fortune, ni de mon entrée misérable chez mes hôtes.

*Novembre 1873,*

Voici près de deux mois que les Chahutas m'ont accueilli, je perds le compte des jours. La nourriture qu'ils m'ont apportée en abondance n'a pas suffi à dissiper cette torpeur, qui semble ici n'épargner personne. Les enfants se sont amusés d'abord de mon aspect singulier. Sans embarras ni crainte, ils ont touché ma barbe et mes cheveux, et caressé ma peau plus claire. Grâce à eux, j'ai appris assez vite quelques mots, je converse désormais sans difficulté trop grande. Ils me considèrent comme un des leurs, indifférents de mon passé et de mes buts, autant d'ailleurs qu'étrangers à tout ce qui dirige nos existences d'individus civilisés. Certains, par instant moins las, s'aventurent brièvement en forêt, pour ramener un fruit, un œuf, au mieux un reptile, que les femmes accommodent aussi bien que possible. Les autres restent apathiques, atteints de ce qu'ils appellent le mal jaune, mais dont personne ne s'inquiète.

Nul chef, nulle société organisée, nul satrape ou mandarin, sinon un jeune homme, très beau, presque nu — tous ici vont presque nus —, que je nomme « le tailleur », mais qu'ils désignent d'un titre qu'ils emploient aussi pour qualifier la tribu : « ceux qui façonnent ». Ils s'affairent en effet essentiellement à la production d'objets curieux, sortes d'offrandes, qu'ils incorporent à des mets de toutes qualités, et qu'ils entreposent dans une case fermée qui fait office de temple. Ce sont là pièces de cuir, de bois, fourrures, pierres sculptées, modèles cuivreux, auxquels ils donnent des formes variables, et qui parfois rappellent certains de nos ex-voto. Seul le tailleur accède à la bâtisse, comme autrefois les prêtres grecs au naos. Alors on y entend grand bruit, martèlements variés, frottements étranges, gémissements pitoyables. Mes questions sont restées sans réponse, non qu'on veuille me cacher quelque mystère, mais car ces rites, qui m'étonnent, sont à eux naturels, si bien qu'ils n'imaginent pas les devoir expliquer. J'ai compris cependant que cette cellule abrite un dieu, dans leur idiome « le créateur », « le guérisseur », mais aussi « l'animé » : à qui on donne la vie, à qui on souffle l'âme. Je n'ai pas osé déjà demander à accéder à la case, peut-être ne m'aurait-on pas refusé ce privilège, je formulerai certainement cette requête un prochain jour.

*Décembre 1873*

Les brumes s'étaient encore alourdies, l'endroit baignait en un crépuscule interminable, l'accablement affectait chacun comme jamais auparavant. Assurément, nous approchions du solstice qui pour nous annonce Noël. Là ce fut un rite immémorial dont tous étaient les acteurs spontanés, cérémonie sacrée que j'ai peine à évoquer ici tant alors elle me parut monstrueuse.

La nuit venue, ils se rassemblèrent devant leur temple aveugle. Naturellement, je m'intégrai à leur troupe, ma présence allait d'évidence. Des mèches enflammées de part et d'autre, imprégnées de liquides épais, déformaient ce théâtre d'ombres fantomatiques, figures à peine moins irréelles que les villageois accroupis. Des breuvages troubles, de teintes diaprées, emplissaient des récipients translucides que l'on se passait de l'un à l'autre après en avoir goûté, sirops doucereux et grisants, narcoses liquoreuses. Une femme entonna une litanie lente, mélodée monotone, à laquelle certains répondirent à l'unisson, à la quarte, ou selon une sorte de contrepoint, en une symphonie primitive dont chacun se faisait l'instrument. Je pris ma part de cette mélodie capiteuse comme si elle m'avait toujours appartenu, union des âmes de ce public torpide. Au point où tous s'oubliaient, le rideau grège qui masquait l'intérieur de la case s'abattit, et le silence se fit soudain, assourdissant autant que la bacchanale hallucinée un instant auparavant. Jamais je n'oublierai la scène qui suivit, l'être monstrueux autant que pitoyable, appuyé contre un étau incertain, livré en spectacle à la foule, appareil hétéroclite de membres et d'organes, résumé de la création, grotesque artefact du vivant. Par une déchirure béante dans ce qui pouvait être un visage, le tailleur enfournait le contenu suintant de gamelles ventrues, que la créature obèse absorbait en même temps qu'elle émettait un râle continu et profond. Des prolongations multiples articulées à un tronc cuivreux devaient signifier bras ou jambes, indistinctement, et s'animaient d'une vibration de contentement. Nulle trace de peau humaine, un assemblage savant de cuirs et de fourrures, de toutes natures, de toutes couleurs. Des yeux en nombre contemplaient l'assistance sidérée, transplants de tortues, iguanes, autres sauriens — nous voyaient-ils seulement ?

Mouvement de pitié, ou exécution, qui jeta la première pierre ? Un brandon balaya les ténèbres, finit son vol contre l'étau instable. D'autres suivirent. Oserai-je le dire, j'eus ma part de l'ivresse. Dans l'embrasement, indistinctement, je crus entendre quelques mots : appel ? exultation ? adjuration ? ou était-ce simplement l'effet de mes sens à vif ? La foule resta jusqu'au matin. Dans l'aube radieuse, d'ultimes flammèches venaient encore lécher de rares dépôt graisseux se figeant à nos pieds. Alors, je pris conscience de l'odeur.

*Juillet 1874*

Me voilà complètement l'un des leurs. Je songe au retour sans envie, mais le monde grandira de la narration de mon extraordinaire expérience. Je participe aux chasses, aux travaux d'embellissement du village, j'ai ma place à la veillée, qui se prolonge en chants, mimes, récits

de mythes et de légendes, ou plus librement relations des petites aventures quotidiennes. Autant à mon arrivée ce peuple m'était apparu éteint, crépusculaire, agonisant, autant depuis la cérémonie de l'hiver, qu'ils nomment d'ailleurs « la guérison », je le vois enthousiaste et vivant. Des couples se forment, une jeune femme m'a approché, espiègle et gracieuse, aux cheveux noirs tirés vers l'arrière, au visage ovale de madone napolitaine. D'abord silencieusement présente à mes côtés, nous avons bientôt cuisiné ensemble, nous aimons flâner sous les frondaisons luxuriantes. C'est une veuve, tous se louent de notre union.

Je devrais étudier ce phénomène en savant. Le feu, ces mélanges raffinés, lentement consumés, pourraient-ils purifier air et sol d'une infection invisible qui nous envahirait ? Les philtres complexes dont nous nous abreuvèrent sont-ils quelque médecine insoupçonnée ? Ou bien la transe suffirait-elle, selon les théories nouvelles de nos confrères viennois, à guérir corps et âmes d'une lassitude morbide ? Faut-il admettre une magie que la science ne saurait expliquer ? J'ai perdu de longue date tout sentiment religieux. L'être énigmatique révélé au cœur de cette nuit irréaliste : notre créature, ou notre Dieu sauveur ?

Ces derniers temps, nous nous employons à édifier un nouveau temple, sur les ruines du précédent. C'est une occupation joyeuse, chacun s'ingénie à imaginer quelque agrément architectural, à composer un panneau spirituellement historié, à inventer un siège plus confortable. Le tailleur a engagé ses démarches, jeunes et vieux, femmes et hommes, sont méthodiquement consultés. Nous nous prêtons volontiers à cette compétition charmante, flattés de l'attention qu'il nous porte.

Les jours deviennent plus courts.

*Août 1874*

Ce matin, les chasseurs sont revenus bredouilles et fatigués. Ce seraient les premiers signes du mal jaune, les émanations vaporeuses reprennent, l'atmosphère s'enténébre. Le tailleur m'a entretenu, ils voudraient que j'emménage dans la case. En suis-je digne ? C'est un honneur dont je n'avais pas osé rêver. De hautes coupes emplies de fruits colorés encombrant déjà l'esplanade. Un bras d'airain n'attend qu'à prendre vie, sur un plateau des yeux saphir me fixent et m'appellent.